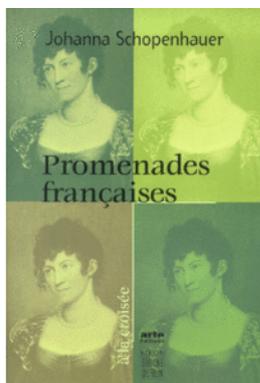


Un philosophe à Cuges

Entre Révolution et Empire Quand les Schopenhauer découvraient la Provence et Cuges-Les-Pins



Un jour maussade et pluvieux de la fin novembre 1803, une lourde berline de voyage pénètre dans Paris venant de l'Allemagne du nord. A bord, la famille Schopenhauer : le père, Heinrich -Floris, 57 ans, son épouse Johanna, de vingt ans plus jeune que lui, et les deux enfants, la petite Adèle, sept ans et son frère aîné Arthur, un adolescent de 16 ans en révolte contre son père ; il accompagne ses parents malgré la violente dispute qu'il a eue avec son père en refusant tout net d'embrasser comme lui la profession, très matérielle et enrichissante de négociant.

Des touristes « républicains »

Le ménage, quittant Dantzig, ville de leur naissance, s'est installé à Hambourg, vieille cité hanséatique et petit état libre, port actif où les affaires vont bien. Et comme ils ont du temps et des moyens, les Schopenhauer reviennent pour la deuxième fois dans le Paris de 1797 qu'ils avaient connu capitale de la République. Heinrich et Johanna, comme beaucoup de bourgeois allemands, se sont passionnés pour les idées, la proclamation des droits de l'homme, la liberté, l'égalité, la fraternité.

Pendant près d'un an et demi, ce sera à travers la France, un périple de quelque 25 000 kilomètres, coupés d'étapes de séjour. Le périple est « européen », de la Hollande à la Suisse, de Bordeaux au Mont Blanc, de la Savoie à l'Autriche.

Une femme de tête

C'est la partie française que, quinze ans plus tard, Johanna Schopenhauer décrira dans son récit : « Promenaden unter südliche sonne : die reise durch Frankraich. » (Promenades sous le soleil du sud : le voyage à travers la France).

Elle écrit toujours au pluriel : « nous » qui englobe notamment le rebelle Arthur qui ne sait pas encore qu'il sera un grand philosophe allemand, presque l'égal de Kant et de Hegel.

Énergique, cultivée, « moderne », sa mère tient scrupuleusement son journal et ses notes. Hormis ses descriptions et sa riche documentation sur les provinces et villes traversées, elle n'est pas tendre pour les « Französe », notamment pour les Marseillais, leurs mœurs, us et coutumes. C'est ainsi qu'à Marseille nos voyageurs prendront en charge miss Lucy, une jeune anglaise empêtrée de son cocher et de ses chevaux anglais « qui ne comprennent rien du provençal », et son ignorance de la géographie de la région : elle n'a pour guide qu'un récit, le « Voyage sentimental » de l'anglais Yorick, qui se déroule dans le sud de la France.

De l'Huveaune au Col de l'Ange

Les voilà qui quittent Marseille, une voiture suivant l'autre. C'est un matin de printemps, la campagne marseillaise offre le spectacle de ses bastides, des pinèdes et des prés verdoyants, la vallée de l'Huveaune ; devant la bastide de la Reynarde et la rivière qui « coule paisiblement, argentée, sous les arbres verts, avant de se précipiter, du haut d'une falaise dans un terrible mugissement... »

Après, la région devient plus sauvage, la route serpente en montant « dans des gorges impressionnantes au milieu d'une végétation où rien n'est vert, mais l'air gris, et s'en dégage cependant un parfum doucement enivrant. »

Vers le crépuscule, le soleil couchant illumine de rouge les rochers de la dernière côte. Et voici après le col, le village : nous laissons ici la plume à Johanna Schopenhauer :

Câpriens sauvages et romarin

« Nous passâmes la nuit dans la petite ville de Cuges profondément encaissée au milieu des falaises. Toute la roche alentour est recouverte de câpriens sauvages. Cette plante grimpante (?) est ainsi devenue la ressource principale des habitants qui cueillent soigneusement les boutons dès leur apparition et les mettent immédiatement dans le vinaigre pour les vendre ensuite au monde entier.

Une odeur très agréable, semblable à celle du cèdre, nous accueillit à notre arrivée et nous en découvrîmes bientôt l'origine dans le feu que notre anglaise fit allumer dans l'auberge, conformément à la coutume de son pays, afin de sécher l'air de sa chambre.

C'est en effet le bois du romarin que les gens font brûler à Cuges. Cette plante, si fragile chez nous, pousse ici dans sa patrie sous la forme d'un arbuste de grande taille aux branches plus grosses que le bras et dont les racines que l'on brûle volontiers, sont encore plus robustes.

Sombres précipices et torrents mugissants

Au-delà de Cuges, la route grimpe sur une hauteur très abrupte. Quoiqu'elle soit assez large, nous fûmes épouvantés par le sombre précipice qui s'ouvrait effroyablement sur le côté. Mais nous fûmes accueillis au sommet par une merveilleuse vallée cernée de roches encore plus hautes, et que traverse, en mugissant, un torrent écumant, déchaîné, où se précipitent avec la rapidité d'une flèche, depuis le sommet rocheux, plusieurs sources argentées... »

Les descriptions se poursuivent ainsi avec un luxe de « rochers crénelés », et de « cavités abruptes », les abîmes » et les « crevasses d'une effrayante horreur » ; bref les gorges d'Ollioules n'ont rien à envier aux portes de l'enfer !

Nous quittons le récit de voyage – qui nous mènerait autrement du « pays des citronniers en fleur » cher à Goethe... jusqu'au Mont Blanc et à Chamouny (sic').

Romantisme et découverte

Certes, nous sommes dans ces temps du XIX^{ème} siècle où commence – notamment en Allemagne - le romantisme avec son goût des ruines, de la nature sauvage qui accueille la poignante rêverie, où l'amour blessé exhale sa douleur. Puis, Johanna écrit pour des lecteurs qui seront sensibles au second degré, à un récit distrayant où se mêlent les notations culturelles, économiques, sociales sur le pays exploré, l'évocation d'un théâtre de l'univers, l'attrait de la découverte. Il y faut, pour l'écrivain, de quoi pimenter l'intérêt quitte à forcer un peu sur la rivière argentée, le torrent mugissant, et les gouffres terrifiants.

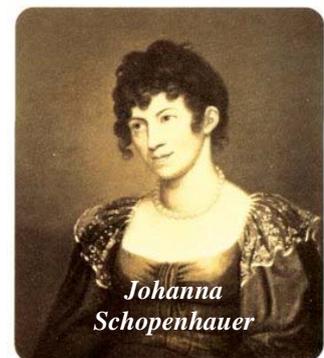
Pour nous, le récit offre parfois l'occasion de comparer hier à aujourd'hui, de relever quelques énigmes : les câpriens sauvages plantes grimpantes et la vente des câpres « au monde entier », ces feux de romarin présentés un peu comme une réalité cugeoise. La route qu'elle décrit est la route royale qui même à Toulon et qu'ont notamment parcourue, quelque dix ans plus tôt, les convois d'artillerie du capitaine Bonaparte. Caillouteuse certes, mais qui ne paraît pas présenter des à pic et des précipices aussi terribles...

C'est l'itinéraire primitif qui gagnait le Beausset par Sainte-Anne du Castellet et le Brûlat, l'actuelle départementale 26, pentue et tortillante, mais qui n'avait rien de terrifiant. En 1804, on n'y rencontrait plus de détresseurs comme Gaspard de Besse !

Vivre de sa plume...

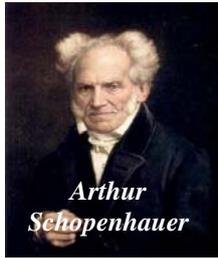
Johanna Schopenhauer a quelques excuses. Son livre a paru en 1817, une bonne douzaine d'années après le voyage. Entre temps, les malheurs se sont accumulés : Mort d'Heinrich malade et dépressif, qui s'est suicidé. Et un peu plus tard, la faillite de la société de commerce de Hambourg. Et encore la brouille entre elle et cet Arthur de fils, qui a décidément un caractère détestable. Il est parti vivre seul, d'une université à l'autre, de la médecine à la philosophie, doctorat en 1813, maître de conférence à l'université de Berlin, poste abandonné au bout de six mois...

Tandis que la mère rassemble dans son salon de Weimar où elle s'est retirée, l'élite intellectuelle au premier rang de laquelle Goethe, l'écriture est devenue pour elle un moyen d'existence. Elle est la première femme écrivain allemande à vivre de sa plume et jusqu'à la mort, elle publiera



nouvelles, récits, et romans à succès.

Et de sa pensée



Arthur, lui, s'est installé à l'autre bout de l'Allemagne, à Dresde poursuivant sa recherche philosophique d'où sortiront quelques ouvrages capitaux. En 1818 ce sera « le monde comme volonté et comme représentation ». Après l'épisode de Berlin et les méditations de Dresde, c'est à Francfort qu'il va, jusqu'à sa mort en 1860, achever de formaliser son explication du monde en même temps que, à l'instar de sa mère, il attire chez lui nombre de visiteurs soucieux de pénétrer sa doctrine, et là, il se fait des amis « par sa conversation spirituelle et pleine d'ironie. »

Un volontarisme pessimiste

Pour résumer, selon lui, on ne peut concevoir le monde que « représenté » dans une pensée intelligente. Ce monde est fondé sur une volonté, qui se traduit chez les êtres vivants et la nature elle-même, par le « vouloir-vivre » qui les pousse à s'opposer aux causes de destruction et à les dominer. Idéaliste et « volontariste », Schopenhauer est aussi pessimiste, car dans ce « vouloir vivre », il constate que le mal, la souffrance sont plus forts que le bien et le plaisir.

Que lui est-il resté, qu'est-ce qui a marqué son esprit quand, adolescent rebelle, il effectuait avec ses parents ce voyage au pays du soleil ?

Les câpriens qui, sauvages montrent leur vouloir-vivre en se déployant « sur toute la roche » ?

Les méandres de la route montante au milieu de précipices dont elle triomphe par la volonté de ses constructeurs ?

Ce qui paraît sûr, c'est que sa vocation de philosophe a, quelque part, pris racine au moment où l'adolescent manifestait déjà sa volonté en s'opposant aux souhaits de son père. Grâce à la mère, en tout cas, le voyage en France, la nuit à Cuges, la marche vers Ollioules, ont dû rester dans sa mémoire. Il y a comme cela, une volonté des choses.

Constant Vautravers

Journaliste et écrivain

Post-scriptum

Nous devons à l'amitié culturelle d'un habitant de Cuges, universitaire distingué, la découverte du livre de Johanna Schopenhauer. L'ouvrage est paru sous le titre de « Promenades françaises », aux éditions « Arte » et du Félin. C'est Barbara Fontaine qui, tout à la fois, a établi l'édition, traduit brillamment le texte allemand et y a apporté d'utiles notes explicatives. Double merci à notre concitoyen et à la « restauratrice ».